

Les femmes du troisième Reich

Monique Moser-Verrey

Volume 4, numéro 2, 1991

Unité/Diversité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057649ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057649ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moser-Verrey, M. (1991). Les femmes du troisième Reich. *Recherches féministes*, 4(2), 25–44. <https://doi.org/10.7202/057649ar>

Résumé de l'article

Les recherches féministes portant sur les femmes et le fascisme ont pris au cours des années quatre-vingts un tour critique. Il ne s'agit plus tant de décrire l'Union des hommes nazis que de comprendre le rôle des femmes dans les rouages de la machine meurtrière du troisième Reich. Un tour d'horizon rapide permettra de voir les images des femmes proposées en Allemagne dans l'entre-deux-guerres, les mouvements et regroupements de femmes, leurs luttes, leur mise au pas et enfin leurs dilemmes et leurs erreurs filtrés par l'écriture.

Les femmes du troisième Reich

Monique Moser-Verrey

L'Allemagne des années trente constitue un chapitre particulièrement sombre de l'histoire des femmes. Dans sa vaste étude sur *La fascination du pouvoir*, Marilyn French montre clairement jusqu'à quel point « la révolution nazie fut un désastre pour les femmes qui la soutinrent comme pour ses opposantes ou ses victimes » (1986 : 244). Ce désastre est d'autant plus cuisant qu'il suit une période d'émancipation intéressante des femmes allemandes. De plus, il faut bien reconnaître la collaboration active d'une bonne part d'entre elles à un mouvement qui devait les priver de toute participation au processus décisionnel pour en faire des poulinières et des juments de trait¹ (Thalmann 1982 : 139).

Une telle aberration collective est difficile à concevoir. Les interrogations qu'elle suscite intéressent tant les historiennes que les politiciennes, les psychologues et les littéraires qui toutes étudient avec de plus en plus d'acuité un phénomène dont il s'agit de bien comprendre les mécanismes pour pouvoir les combattre partout où ils se présentent. En tant que littéraire, je suis sensible à l'émergence actuelle d'œuvres romanesques féminines tant en langue française qu'en langue allemande où ce passé fasciste troublant fait l'objet de réélaborations pleines de finesse et de profondeur. Ce qui affleure maintenant ne relève plus du témoignage brut, mais bien de l'enquête décapante, soucieuse de retrouver le quotidien parfois sordide d'une enfance perdue. La distance qui nous sépare des années trente autorise ce nouveau regard dont j'aimerais ici cerner l'objet.

L'univers des femmes allemandes a subi au cours des années trente de profonds bouleversements dont il importe de ne pas simplifier les enjeux. Ainsi mon propos évoquera brièvement la question de l'émancipation des femmes et de leur image telle qu'elle s'est présentée au cours des années vingt et trente. Puis il s'agira de voir l'évolution de la condition féminine, l'essor et la fragilité des mouvements et regroupements de femmes. Et, pour conclure ce survol, je m'arrêterai enfin à la question de l'écriture des femmes sous le nazisme et dans l'après-guerre. Les recherches sur les femmes et le national-socialisme constituent un champ de plus en plus important comme en témoigne la bibliographie récente de Gerda Stuchlik (1990).

1. Ces termes sont empruntés au maréchal Goering.

Les images des femmes

La « femme nouvelle » des années vingt est fascinante car elle semble incarner l'apothéose de l'émancipation des femmes. Mais son apparence de femme libérée qui prend toutes les allures d'un homme, cheveux courts, habits décontractés, cigarette au bec, signale bien davantage un désir qu'une réalité. Il est vrai que les citadines occupent alors des emplois rémunérés. Les employées, les secrétaires, les vendeuses sont dès lors les modèles très discutés de l'émancipation des femmes. Cependant elles sont bien loin d'occuper des postes équivalant à ceux des hommes. Il y a une nette ségrégation des emplois. On laisse aux femmes les tâches inférieures et, à travail égal, on les paie 10 % à 25 % de moins que les hommes sous prétexte qu'elles ont moins de frais de ménage, sachant coudre, laver et cuisiner. Dans les entreprises et les bureaux, les femmes ont à vrai dire un statut très ambigu qui déstabilise également leur psychisme. La psychologue Alice Rühle-Gerstel en témoigne jugeant que du point de vue économique, elles sont prolétaires, du point de vue idéologique, elles sont bourgeoises et que leur champ de travail est masculin, mais leur attitude face au travail féminine (Rühle-Gerstel 1932). Ute Frevert en conclut que la « femme nouvelle » des années vingt correspond plutôt à un fantasme des hommes de l'époque qui, fermant les yeux sur les conditions de travail des femmes, se contentent d'en apprécier l'image moderne (Frevert 1986 : 172-174). Pour les femmes elles-mêmes, cette étape de l'émancipation, dont elles sont les protagonistes visibles et admirées, correspond souvent à une période de grand désarroi. Après la révolution de novembre 1918, la Constitution de Weimar garantit l'égalité des femmes et des hommes dans tous les domaines de la vie publique. Mais les Allemandes des années vingt ne se sentent pas toutes nécessairement à l'aise dans ce nouveau « système ».

Sous l'influence du nazisme, l'image célébrée des femmes change radicalement mais cette image est également une création de l'homme pour l'homme, comme en témoignent des études sur l'art du troisième Reich. Dans l'art et dans la publicité, le corps des femmes est toujours peint sous un jour appétissant. L'artiste nazi s'intéresse au brillant de leur peau, à l'harmonie de leurs mouvements et à tout ce qui peut les faire apparaître comme une réserve de vitalité. Pour le peuple, on ressuscite la peinture de genre ; pour l'élite, on cultive l'allégorie. Des titres pompeux confèrent aux portraits de simples paysannes des valeurs symboliques visant l'absolu, tandis que les nus, aux gestes timides de l'esclave, traduisent les fantasmes de domination des voyeurs tout-puissants. On ravive, au cours des années trente, des thèmes mythologiques tels le jugement de Paris, le rapt d'Europe et les amours de Lédä (Hinz 1979 : 151). Tout est mis en œuvre pour contrer l'image de la « femme nouvelle » et ramener les femmes à leurs rôles traditionnels d'épouses et mères.

Si l'on interroge les textes des hommes forts du parti national-socialiste, c'est bien là leur détermination. De plus, ils ne veulent pas laisser les femmes œuvrer en politique. Considérant que leur vocation « naturelle » les appelle à s'occuper du foyer, de la famille et de la race, ils veulent qu'elles abandonnent entièrement aux hommes le domaine de la politique. Dès 1930, l'idéologue du parti, Alfred Rosenberg, récupère à ses propres fins le terme même

d'émancipation en proclamant qu'il faut émanciper les femmes de l'émancipation de la femme². Josef Goebbels, ministre de l'Information et de la Propagande, affirme en 1933 qu'il faut laisser à l'homme ce qui appartient à l'homme pour justifier le fait que les nazis ne délèguent aucune femme au Parlement (Frevert 1986 : 200-201). En 1934, Hitler lui-même confirme ces vues face aux femmes de son parti en se vantant que depuis bien des années, les porte-parole du national-socialisme s'opposent à l'intrusion des femmes dans la vie politique, parce que cette intrusion leur semble honteuse. Ainsi, toutes celles qui ont donné leur voix au « Führer » se voient dès lors privées du droit d'être elles-mêmes élues. En effet, tandis que sous la République de Weimar les femmes avaient gagné au Reichstag 37 sièges sur 577, en novembre 1933 elles n'en occupent plus aucun (Thomas 1981 : 28-29).

Dans son discours et dans ses pratiques, le national-socialisme opère donc une territorialisation des compétences basées non pas sur la formation, l'expérience et les talents des citoyens et citoyennes, mais sur leur sexe. Cette option simplificatrice et rétrograde a du moins l'avantage de paraître claire et naturelle, d'autant plus qu'elle semble reproduire à l'échelle du corps social la structure de la famille patriarcale telle qu'elle prévaut toujours dans nos sociétés bourgeoises de tradition judéo-chrétienne. À l'époque, la distinction d'espaces, spécifiquement masculins et féminins entraînant une division soi-disant naturelle du travail censée être bénéfique à l'ensemble de la société, n'a rien de nouveau. Cette vision du monde s'appuyant sur des données biologiques rejoint plus ou moins des conceptions conservatrices défendues par diverses associations de femmes qui tiennent à revaloriser le mariage et la maternité face à une libéralisation des mœurs allant de pair avec l'image de la « femme nouvelle » et jugée tout aussi inquiétante.

L'image de la femme autonome ne disparaît pourtant pas entièrement de l'horizon des années trente. La cinéaste Leni Riefenstahl incarne par exemple cette image de femme indépendante, entreprenante et couronnée de succès. Contrairement aux principaux réalisateurs allemands qui préfèrent s'expatrier plutôt que de collaborer avec le régime, Leni Riefenstahl mise sur une carrière au sein de l'État national-socialiste. Ce choix ne lui sera d'ailleurs jamais pardonné (Infield 1978). C'est une très belle femme passionnée de nature sauvage et d'art. Danseuse de formation, elle quitte cette carrière pour collaborer comme actrice aux films alpins du Dr Arnold Fanck, puis entreprend dès 1931 de réaliser ses propres films (Hinton 1978). Ses documentaires sur le congrès du Parti national-socialiste à Nuremberg en 1934 et sur les Jeux Olympiques de Berlin en 1936 sont célèbres. Susan Sontag concède à son art cinématographique une valeur esthétique fascinante (Sontag 1975), mais plutôt que de sanctionner tout ce qui se dit sur la fascination esthétique exercée par le fascisme, un deuxième regard sur l'image des femmes diffusée à travers ces films commande de sérieuses réserves eu égard à l'autonomie des femmes.

La critique féministe ne s'est pas privée d'évaluer l'impact idéologique et moral des films de Riefenstahl. Selon Heide Schlüppmann, il suffit de faire

2. Le slogan « Emanzipation der Frau von der Frauenemanzipation » est tiré de *Der Mythos des 20. Jahrhunderts* (Rosenberg 1930).

abstraction de la catégorie du film documentaire lorsqu'on regarde *Triumph des Willens* (Le triomphe de la volonté) et *Olympia* (Les Dieux du stade) pour voir qu'il s'agit d'une mise en scène de désirs et de rêves pouvant susciter des mécanismes de projection et d'identification semblables à ceux qui caractérisent la réception féminine des films de fiction fascistes (Schlupmann 1988 : 46). En bref on peut dire que ces films saisissent le public féminin en facilitant son identification masochiste à la douleur de l'effort imposé au corps de l'homme ou de l'athlète parfait. Nettement fétichisé, ce corps n'offre pas de jouissance, mais il symbolise la masculinité. D'autre part, le corps des femmes n'est pas montré dans son altérité par rapport à cet idéal. Il en est plutôt une copie légèrement inférieure (Schlupmann 1988 : 49). Dans son développement, l'analyse de Schlupmann montre enfin que les films de Riefenstahl valorisent une telle négation de la sexualité féminine et ne proposent en fait aux femmes que l'image d'une autonomie trompeuse (Schlupmann 1988 : 52) dont il faut encore se méfier à l'heure actuelle.

Ces quelques remarques permettent de comprendre combien les femmes sont peu maîtresses de leur image au cours des années vingt et des années trente. Même Leni Riefenstahl est coupable de les montrer sous un jour moins lumineux que les hommes. Et pourtant, elle s'est si peu pliée aux attentes du ministre de l'Information et de la Propagande, Josef Goebbels, que celui-ci a retardé la sortie du film des Jeux Olympiques pendant deux ans car « il était furieux que Riefenstahl en ait fait une célébration visuelle de beaux corps et de beaux mouvements au lieu d'avoir propagé la supériorité des athlètes aryens » (Schmidt 1991 : 164). « Femmes nouvelles » vulnérables, « mères de la race » assujetties ou athlètes de seconde zone, les Allemandes de l'entre-deux-guerres ne jouissent au fond d'aucune considération véritable et surtout elles sont ballottées entre des images et des rôles contradictoires.

Les femmes, leurs mouvements et leurs regroupements

Comme l'image des femmes est un enjeu idéologique manipulable et par là même, peu apte à révéler la véritable situation des premières intéressées, il faut avoir recours à d'autres objets d'étude pour mieux comprendre le cheminement des femmes allemandes. L'histoire de leur émancipation, par exemple, leur appartient en propre. Elle s'est faite à travers des luttes qui les ont menées à se regrouper et à définir elles-mêmes leurs objectifs existentiels. Un bref aperçu des progrès du mouvement féministe en Allemagne doit faire état de ses débuts libéraux au milieu du XIX^e siècle et s'étendre jusqu'à son entière répression projetée par le pouvoir national-socialiste.

Une des pionnières du féminisme allemand, Luise Otto-Peters, fonde un premier journal féministe juste après l'échec de la révolution libérale de 1848. Le déclin du libéralisme dans les États allemands la conduira ensuite à se rapprocher du mouvement ouvrier, si bien que le nom même de l'Association générale des femmes allemandes ADF (*Allgemeiner Deutscher Frauenverein*), fondée à Leipzig en 1865, est calqué sur celui du mouvement ouvrier allemand (*Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein*) (Thalmann 1982 : 18).

Malheureusement, cette association manque ensuite l'occasion de participer à la rédaction du Code civil entreprise peu après la fondation de l'Empire en 1870 mais, vers la fin du siècle, une nouvelle vague de militantisme parvient à imposer ses visions modernistes à l'ensemble des associations féminines allemandes regroupées depuis 1894 au sein du BDF (*Bund Deutscher Frauenverein*). Cette époque est marquée par le dynamisme de Marie Stritt.

Une phase plus conservatrice s'annonce dès 1908 au sujet d'un débat sur la sexualité suscité par la commission juridique du BDF. Cette commission recommande alors l'amendement de l'article 218 du Code pénal interdisant toute propagande en faveur de la contraception et punissant toute tentative d'avortement. Pour la première fois dans l'histoire du BDF, une recommandation proposée par la commission juridique est contestée. Les partisans de l'Union pour la protection maternelle et la réforme sexuelle (*Bund für Mutterschutz und Sexualreform*), dirigée par Helene Stöcker, veut aller plus loin et demande l'abrogation de cet article, pour que les femmes puissent entièrement choisir leurs maternités et connaître la jouissance sexuelle. Mais la majorité des déléguées se prononce pour le *statu quo*, croyant que cette disposition du Code pénal est apte à encourager la procréation si nécessaire à l'avenir de la nation allemande. On voit qu'il s'agit ici d'une option idéologique qui sacrifie l'émancipation féminine aux vues hégémoniques de l'Empire wilhelmien. Un esprit nationaliste anime de plus en plus de femmes.

Sous la direction de Gertrud Bäumer, le BDF renonce à l'action directe et recommande à ses membres de solliciter des réformes par l'intermédiaire des partis. Proche du parti libéral, il se fait l'avocat d'une « émancipation conforme à la nature féminine » (Thalmann 1982 : 46). Plutôt que de s'opposer à la guerre, comme les organisations féminines internationales et les femmes socialistes, le BDF organise un service national des femmes (*Nationaler Frauendienst*) dès 1914 et un service auxiliaire féminin placé en 1916 sous la tutelle du ministère de la Guerre. Dans ce contexte, le travail social bénévole des femmes obtient une reconnaissance officielle tout à fait nouvelle. La loyauté des femmes, par rapport à l'effort de guerre national, les conforte dans l'idée de leur valeur, égale à celle des hommes. Le BDF se vante d'avoir subordonné les revendications des femmes aux intérêts de la nation et publie en 1917 un mémoire affirmant que maintenant les femmes « méritent » (Frevort 1986 : 158) le droit de vote de même que des postes dans l'administration publique.

La République de Weimar, on l'a vu, leur concède tout ce qu'elles demandent, mais les femmes élues ne peuvent pas modifier du jour au lendemain les dispositions misogynes du Code pénal ni contrer la discrimination qui continue à désavantager le deuxième sexe tant dans la formation professionnelle que sur le marché du travail. Dispersées dans divers partis dirigés par des hommes, les militantes manquent d'appuis pour faire entendre leurs revendications spécifiques. De son côté, le BDF regroupe près de 140 associations aux intérêts si hétérogènes qu'il ne semble plus être qu'une courroie de transmission pour des requêtes particulières.

Lorsque le gouvernement conservateur du chancelier Brüning projette au début des années trente de retirer aux femmes mariées le droit de travailler, le BDF ne proteste même pas sous prétexte que les femmes ne doivent pas entrer en compétition avec les hommes (Thalmann 1982 : 59). Après quatre-vingts

ans de luttes pour l'émancipation des femmes en Allemagne, l'égalité des droits est théoriquement atteinte, inscrite dans la Constitution, mais la majorité des femmes n'entend pas empiéter sur les espaces traditionnellement occupés par les hommes et se contente de voir son espace vital spécifique revalorisé grâce à l'émergence d'une assistance sociale cautionnée par les autorités. Les femmes comptent humaniser la société en institutionnalisant les vertus maternelles.

La thèse de la complémentarité des sexes fonde maintenant leur définition d'un monde féminin qu'elles chercheront à dominer de façon autonome. Dans une étude sur la notion de *Lebensraum* (espace vital) telle qu'elle apparaît dans un grand nombre de traités sur les femmes au début des années trente, Claudia Koonz montre bien le danger d'une telle ségrégation (Koonz 1984). En se vouant à l'aide sociale et en voulant protéger un espace purement féminin, les femmes se soumettent potentiellement à un ordre masculin et tournent le dos aux injustices qu'il pourrait comporter.

Il faut voir que pendant les années vingt, les organisations de femmes les plus vastes sont confessionnelles, soit catholiques ou protestantes et que d'autre part, ce sont les ménagères qui constituent le plus grand regroupement de type professionnel ! Il va de soi que dans ces milieux, la famille demeure la valeur fondamentale qu'il faut protéger contre les tendances déstabilisantes de la vie moderne. D'autre part, l'affluence des femmes vers de telles associations, qui se définissent comme apolitiques, est symptomatique. L'entrée des femmes en politique est un élément insécurisant pour toutes celles qui ont été élevées dans l'idée que ce domaine appartenait aux hommes. En 1918 l'Union des femmes protestantes quitte le BDF, parce qu'il fait campagne en faveur du suffrage féminin !

Ceci ne veut pas dire que les femmes ne font pas usage de leur droit de vote, lorsqu'il est acquis. Au contraire, elles vont massivement aux urnes pour soutenir les partis d'orientation chrétienne. Ainsi l'Union des femmes protestantes accorde ses suffrages à la droite nationaliste (*Deutschnationale Volkspartei* - DNVP), tandis que l'Union des femmes catholiques soutient les catholiques (*Zentrum*) (Frevert 1986 : 168). Claudia Koonz suggère qu'avant 1933, le parti nazi a pour les femmes le même attrait affectif qu'une religion parce qu'elles se sentent engagées dans un mouvement (Koonz 1984 : 213). Cependant les statistiques électorales présentées par Rita Thalmann montrent qu'en 1928 et 1930 elles sont moins nombreuses à voter pour les nazis que les hommes, tandis que les partis chrétiens mentionnés plus haut sont appuyés par bien plus de femmes que d'hommes (Thalmann 1982 : 62). Il faut en conclure que face à leurs nouvelles responsabilités de citoyennes, les femmes se sont ralliées aux autorités qui leur étaient plus familières, à savoir celles des églises.

Il est certain que la mobilisation progressive des femmes, la création d'associations féminines et leur regroupement au sein d'organisations nationales importantes ont mené les femmes à prendre conscience de leur poids politique. Ces événements ont aussi permis à plusieurs d'entre elles d'acquérir et de développer les habiletés nécessaires pour orienter, gérer et diriger des effectifs de plus en plus nombreux. Habituees par cette voie à la parole publique et à l'action politique, les dirigeantes de mouvements de femmes ont pu assumer sous la République de Weimar des fonctions publiques.

La mobilisation d'une opposition à cette élite de politiciennes bourgeoises et souvent libérales émane alors d'associations féminines proches de la droite nationaliste. On reproche à ces dignitaires de la cause des femmes de poursuivre des intérêts trop individualistes, internationalistes et pacifistes. Le clivage des générations vient encore aggraver celui des idées, de sorte que la cause nationale (*völkisch*) semble offrir aux activistes plus jeunes une alternative révolutionnaire intéressante. Au cours des années vingt, des groupes de femmes *völkisch* se créent à plusieurs endroits, groupes autonomes que les dirigeants nazis chercheront à regrouper pour former dès 1931 un seul mouvement de femmes, la *Nationalsozialistische Frauenschaft* (Thalmann 1982 : 74).

Au cours des années vingt, le parti nazi ne s'intéresse pas aux femmes et se comprend lui-même comme une union d'hommes (*Männerbund*). De leur côté, les femmes qui se sentent attirées par les options de ce parti organisent des groupes *völkisch* axés sur l'entraide et contribuant ainsi à porter à l'intérieur des foyers l'idéologie nazie. C'est la phase héroïque d'une croisade que les militantes appellent « notre mouvement allemand pour la liberté » ou encore « le mouvement de Hitler » (Koonz 1987 : 69).

Les femmes qui s'engagent dans ce mouvement sont doublement rejetées, et par les hommes du parti qu'elles appuient, et par toutes les autres femmes qui se moquent d'elles. Claudia Koonz observe que se développe alors le type de la « mère prêtresse » (Koonz 1987 : 89) qui rejette le matérialisme de la République de Weimar, « système » contre lequel elle défend les éléments de sa sous-culture, l'amour et la charité au sein de la famille, du parti et de la nation. Les principales animatrices de ce mouvement sont Elsbeth Zander, Guida Diehl, Irene Seydal et Elisabeth Polster. Elles s'adressent toutes à des groupes différents, mais au moment de réunir leurs organisations dans la fameuse *Frauenschaft*, c'est Elsbeth Zander qui obtiendra d'être chargée des questions féminines auprès de la direction du parti national-socialiste. Cette participation féminine à la direction du parti ne durera cependant pas longtemps. Dès 1932, l'activité des militantes est réduite à un service de sacrifices (*Opferdienst*) et Elsbeth Zander sera démise de ses fonctions l'année suivante pour avoir voulu, contre l'avis de Hitler, réserver à la *Frauenschaft* le soin de s'occuper de la section féminine des Jeunesses hitlériennes placées dans leur ensemble sous la direction de Baldur von Schirach (Thalmann 1982 : 81).

Dès l'arrivée au pouvoir des nazis, la mise au pas de toutes les organisations de femmes et l'éviction généralisée des cadres féminins est foudroyante. Les regroupements féminins communistes, socialistes et juifs sont anéantis ainsi que le mouvement de libération sexuelle de Helene Stöcker et la Ligue des femmes pour la paix et la liberté. Leurs publications sont interdites, leurs biens séquestrés et leurs membres persécutées, arrêtées ou assassinées. On presse les organisations bourgeoises de se déclarer soumises au régime et de se joindre à une organisation nationale dirigée par les nazis. L'exclusion des Juives est alors la première condition à remplir. Ces exigences ne semblent pas poser de problèmes aux regroupements *völkisch* et conservateurs comme l'Union des femmes protestantes, l'Association des ménagères et des campagnardes, l'Union des femmes de la société coloniale allemande et l'Union de la Reine Louise. Le BDF choisit par contre la dissolution, ses statuts ne lui permettant pas

de s'associer à d'autres organisations. Dès le mois de mai 1933, il n'y a donc plus en Allemagne de mouvement de femmes indépendant (Frevert 1986 : 205). Seul le journal *La Femme (Die Frau)* subsistera jusqu'en 1944 sous la direction de Gertrud Bäumer qui accepte la tutelle du ministère de la Propagande.

Une telle brutalité prend tout le monde au dépourvu. Les bourgeoises n'approuvent absolument pas les méthodes terroristes des nazis, même si elles souscrivent à leurs idées principales comme le nationalisme, le christianisme allemand, l'antimarxisme et l'antisémitisme. Mais elles se bercent de l'illusion qu'il s'agit là d'une grossièreté plébéienne qui s'estompera sous l'influence de leur participation active (Frevert 1986 : 205). Les opposantes du régime se croient également dans un État civilisé et ne prennent pas vraiment toutes les menaces proférées à la lettre. À ce propos, Claudia Koonz souligne très justement un proverbe allemand qui doit avoir fatalement trompé bien du monde sous le troisième Reich. On se dit face à l'agression verbale que finalement « la soupe ne se mangera pas aussi chaude qu'on ne l'a cuisinée » (Koonz 1987 : 347). Habituees sous le patriarcat à faire face aux colères du chef de famille et à obtenir malgré tout des aménagements acceptables, les femmes sont très généralement portées à faire cette sorte de raisonnement. En l'occurrence cependant toutes les soi-disant ennemies du Reich n'ont aucune chance d'obtenir des aménagements acceptables. Les plus résolues décident d'émigrer ou tentent de s'opposer, ce qui leur vaudra d'être arrêtées ou internées, voire exécutées tout comme les opposants masculins.

Est-ce à dire que le pouvoir nazi a entièrement bloqué le développement de la condition féminine et des regroupements et mouvements de femmes en Allemagne ? On peut sans doute parler d'une interruption lourde de conséquences. Selon Cordula Koepcke, le mouvement des femmes allemandes se trouve anéanti pendant une douzaine d'années, ce qui suffit pour priver la génération suivante de toute conscience d'une tradition et d'un développement dans les domaines de la formation intellectuelle et de l'élargissement des droits des femmes (Koepcke 1981 : 152). En effet, les nazis ne veulent pas de femmes à des postes investis d'un pouvoir autonome ni en politique, ni en droit, ni dans les institutions d'enseignement supérieur. La liste des évictions dressée par Rita Thalmann (1982 : 87-89) inclut les fonctionnaires, les femmes élues au Parlement, aux diètes régionales et aux assemblées municipales, les femmes juges, les avocates, les conseillères juridiques, les femmes médecins, de rares théologiennes de même que la plupart des universitaires actives dans l'enseignement ou la recherche. Tout dépendant de leur attitude face au régime, elles sont licenciées, déplacées, mises à la retraite, bref il n'y a guère que la cinéaste Leni Riefenstahl et l'aviatrice Hanna Reitsch qui font une carrière remarquée pendant les années trente.

L'univers autonome des femmes : un leurre

Les femmes n'ont plus de droits mais elles ont de nombreuses tâches à assumer. Les nazis remplacent habilement la notion d'égalité des droits (*Gleichberechtigung*), chère aux féministes, par celle d'une soi-disant

équivalence entre le statut de l'homme et celui de la femme (*Gleichstellung*) (Bruns 1989 : 352). À côté du *Führer* qui incarne l'autorité mâle au sein du Reich, il existe donc son pendant féminin, soit la *Reichsfrauenführerin*. Mais qui connaît vraiment Gertrud Scholtz-Klink ? Sur les photos de l'élite du Reich, celle qui gère l'ensemble du monde des femmes sous le nazisme (en 1941 il s'agira de non moins de cinquante millions de femmes) (Koonz 1987 : XVII)³ semble des plus discrètes et effacées. Sa modestie doublée d'une grande énergie doit servir de modèle à toutes les femmes allemandes.

Veuve d'un militant national-socialiste et mère de quatre enfants, Gertrud Scholtz-Klink fait vœu de remplacer son époux dans les rangs du parti qu'il appuyait. Pendant la dépression, elle organise un service d'entraide parmi les femmes de sa région du Bade et dès la prise de pouvoir des nazis, elle travaille à l'absorption des autres organisations de femmes au sein de celle qu'elle dirige. Remarquée en 1933 par l'un des adjoints de Hitler, elle est attirée à Berlin pour se dédier à une entreprise semblable sur le plan national et, à partir de 1934, elle est en charge de presque tout ce qui concerne les femmes du Reich.

En 1981, Claudia Koonz a rencontré Gertrud Scholtz-Klink chez elle et rend compte de cette entrevue dans sa préface à *Mothers in the Fatherland*. Quarante ans après la guerre, cette ancienne cheftaine n'a pas abjuré sa foi en son *Führer* et l'historienne américaine est profondément déçue de constater sa mentalité pharisenne. Madame Scholtz-Klink pense toujours avoir fait le bien et œuvré dans l'intérêt des femmes allemandes tout au long de sa carrière en promouvant un idéal de pureté, de germanité et de courage. Elle est fière que les femmes nazies aient pour ainsi dire formé un état dans l'État et se rappelle avoir dirigé divers départements concernant tant l'économie que l'éducation et la santé, les affaires coloniales, la protection des consommatrices et le bien-être social.

Comme les hommes du parti poursuivaient leurs intérêts sans vraiment se soucier des femmes, Scholtz-Klink se félicite d'avoir pu gérer une bureaucratie parallèle sans qu'aucun homme ne s'en mêle. À son idée, l'harmonie parmi ses effectifs était parfaite et ce qui se passait en deçà des limites de la sous-culture des femmes nazies ne semble pas l'avoir touchée. Quant à elle, la guerre n'aurait pas dû avoir lieu, mais c'était une affaire d'hommes ; les camps de concentration étaient trop affreux, elle a donc retiré ses assistantes sociales du service dans de tels lieux ; l'eugénisme n'était pas le fait des seuls Allemands, mais avait d'abord été institué en Amérique ; et ainsi de suite...

La *Reichsfrauenführerin* admet volontiers avoir eu trop à faire pour étudier à fond ce qu'écrivaient les idéologues de son parti, quoiqu'elle les connût personnellement. Somme toute, son optique est toujours restée celle d'une ménagère efficace dont le seul souci est d'assurer le maintien d'une sphère privée vivable. Étendu aux dimensions d'un État puis d'un Empire, cet effort « ménager » est jugé par Claudia Koonz comme une « gigantesque opération de camouflage » (Koonz 1987 : XVIII) servant à occulter l'horreur d'un projet de société profondément meurtrier.

3. Koonz cite ici Mary Beard : « By 1941 she was governing some thirty million German women and tightening her grip on some twenty million other women in lands occupied by German troops » (Beard 1971 : 23).

Madame Scholtz-Klink est loin d'être la seule à ne pas avoir renié son passé. Selon Melita Maschmann, ancienne cheftaine des Jeunesses hitlériennes, les militantes qui avaient plus de 35 ans à la fin de la guerre n'ont pas trouvé la force de s'abandonner au désespoir qu'elle-même a dû traverser pour pouvoir remettre en question tout son passé (Thalmann 1988 : 296)⁴. C'est qu'avant la guerre, l'aventure nationale-socialiste répond d'une certaine façon aux attentes de la majorité des Allemandes aryennes. Un ordre vient enfin se substituer à leur désarroi.

On fait appel à chaque femme pour un service utile à la communauté. Quatre grandes organisations accueillent les volontaires et coordonnent leurs efforts. Ainsi les Jeunesses hitlériennes, BDM (*Bund deutscher Mädel*), s'adressent aux jeunes filles. Les militantes sont regroupées au sein de la *NS-Frauenschaft* (*Nationalsozialistische Frauenschaft*). L'Œuvre allemande des femmes, DFW (*Deutsches Frauenwerk*), coordonne toutes les autres associations féminines, tandis que les travailleuses trouvent à qui parler au Service du travail FAD (*Frauenarbeitsdienst*) ou encore à l'office féminin du Front du travail DAF (*Deutsche Arbeitsfront*). Le bénévolat à l'intérieur de ces organisations assure une promotion sociale et parfois l'accès à des tâches rémunérées. La structure hiérarchique de toutes ces organisations permet en tout cas à bien des femmes et des jeunes filles de développer leurs talents de chef et d'occuper des positions de dirigeantes auxquelles on n'avait pas coutume auparavant d'accéder en tant que femme.

Ces activités ne semblent pas vraiment coïncider avec l'idéal de la femme au foyer propagé par les nazis. Il est cependant curieux d'observer que c'est l'étendue et le centralisme de ces organisations qui permettront de véritablement professionnaliser les arts ménagers tel que le souhaitait depuis longtemps l'association allemande des ménagères, RDH (*Reichsverband der deutschen Hausfrauenvereine*). Dans son étude sur la « vocation » des ménagères, Renate Bridenthal montre comment l'une des aspirations du RDH, qui défendait depuis le début du siècle les intérêts des maîtresses de maison contre ceux de leurs servantes et souhaitait situer l'apprentissage des arts ménagers à l'intérieur des foyers pour assurer aux maîtresses de maison le soutien d'une main-d'œuvre non rémunérée, aboutit finalement lorsque Gertrud Scholtz-Klink adopte le plan de Berta Hindenberg-Delbrück prévoyant l'institution d'une année de ménage obligatoire pour toutes les jeunes filles. Ainsi, selon l'expression de Hindenberg-Delbrück, « le foyer allemand allait devenir un lieu d'éducation nationale où les différentes couches de la société auraient l'occasion de se côtoyer et d'apprendre à collaborer » (Bridenthal 1984 : 168). Chargé dans un premier temps de mettre en œuvre ce plan, le RDH est cependant bientôt entièrement absorbé par le département d'économie et d'économie familiale dépendant de la *Reichsfrauenführerin*. Par ce biais, les ménagères sont à la fois valorisées et embrigadées dans le monde des femmes nazies.

Cette sorte de manœuvre permettant de profiter des idées déjà élaborées par des associations de femmes, de récupérer les effectifs de ces associations, puis de les dissoudre, est tout à fait représentative de la façon dont opère

4. Elle le dit dans *Fazit. Mein Weg in der Hitler Jugend* (Maschmann 1980).

l'Œuvre des femmes pour accomplir la mise au pas des groupements plus ou moins consentants. En fait Scholtz-Klink imite sans réserve l'Œuvre des femmes protestantes qui rassemble, sous la direction d'Agnes von Grone, près de deux millions de femmes. Elle copie les marques distinctives de cette organisation à succès, en emprunte le nom *Frauenwerk*, reprend logo et format de son journal *Mutter und Volk*, absorbe peu à peu ses principaux programmes de préparation au mariage et à la maternité et se fait conseiller par les protestantes expérimentées pour mettre sur pied les projets nazis d'eugénisme et de soutien aux mères de famille. Bref, l'Œuvre des femmes nazies est entièrement modelée selon l'exemple de l'Œuvre des femmes protestantes que von Grone, après avoir défait ses anciennes directrices Paula Müller-Otfried et Magdelene von Tiling, entend conduire vers une collaboration étroite avec le nouveau gouvernement. Moins jalouse de son indépendance que Müller-Otfried et von Tiling, elle défend cependant la spécificité chrétienne de son organisation jusqu'à être exclue du parti national-socialiste pour insoumission. Elle sera poursuivie en justice par Scholtz-Klink, et son organisation modèle sera finalement interdite (Koonz 1987 : 239).

On a beaucoup dit que la religion protestante prépondérante en Allemagne avait prédisposé la population allemande à se plier aux excès du régime nazi. L'exemple de l'ajustement aisé des principaux objectifs de l'Œuvre des femmes protestantes aux besoins de l'Œuvre des femmes nazies a de quoi laisser songeur. Ne retrouve-t-on pas d'un côté comme de l'autre le service à une communauté délimitée, qu'elle soit chrétienne ou nationale, l'attachement à la tradition patriarcale, la valorisation du travail et d'une certaine ascèse, ainsi que la professionnalisation du ménage ? Ceci donne en allemand aux tâches ménagères le sens d'une vocation (*Beruf*) et les élève au rang de ce qui est voulu par Dieu, si l'on en croit la fameuse thèse de Max Weber sur l'éthique protestante et l'avènement du capitalisme.

Ce qui manque cependant aux nazis, si l'on compare leur mouvement aux églises, c'est l'ouverture sur le monde. Or, la dimension internationale des institutions religieuses est davantage structurée dans le catholicisme que dans le protestantisme. Koonz parle même d'un mur institutionnel à l'abri duquel les femmes catholiques considèrent l'avènement de la dictature (Koonz 1987 : 269). Mais comme on le sait, ce rempart institutionnel n'offre pas aux fidèles toute la protection dont elles ont besoin, puisque le Vatican signe avec Hitler un Concordat resté en vigueur jusqu'en 1945. D'autre part, Rita Thalmann montre bien, dans son ouvrage important sur les *Protestantisme et nationalisme en Allemagne de 1900 à 1945*, que la foi protestante ne conduit pas fatalement au nazisme. Des « cas limites » tel celui du théologien Dietrich Bonhoeffer ou encore de Sophie et Hans Scholl, étudiants protestants initiateurs du groupe de résistance au troisième Reich « la Rose Blanche », tous trois exécutés par le régime, prouvent en quelque sorte que le sens de la relativité, gagné par l'adhésion à une foi partagée à travers le monde, peut tout aussi bien fonder le courage de résister (Thalmann 1976 : 476). Ce courage est cependant avant tout le fait des membres de groupes proscrits, communistes et juifs.

Quelque émouvante que soit l'histoire de la résistance au nazisme, elle se ramène très difficilement à ce qu'on pourrait appeler l'histoire d'un mouvement. Les témoignages ne manquent pas, mais ils sont de nature autobiographique,

biographique, voire hagiographiques (Koonz 1987 : 309). Ils portent sur des cas dont il est difficile de dire s'ils sont représentatifs ou au contraire isolés. Au risque de paraître « moins bien documentée » (Chartier 1990 : 141), Claudia Koonz consacre néanmoins le neuvième chapitre de son ouvrage à celles qui disent « non » au régime et paient ce choix de leur vie. Bien des victimes restent au fond anonymes et on ne connaîtra jamais avec précision l'étendue de l'action clandestine qui tente d'enrayer de l'intérieur la dérive des masses sous l'influence du *Führer* et de ses cohortes de SS. Si l'on peut dire que parmi les minorités persécutées les femmes sont plus souvent épargnées que les hommes, c'est que leur statut inférieur dans une société dominée par les hommes n'en fait pas pour le régime des ennemies de taille, mais ce sont elles qui comprennent qu'il faut fuir ou se cacher bien avant leurs conjoints malmenés dont l'insertion sociale est cependant plus complète (Koonz 1987 : 349). Au moment des déportations massives, elles se sauveront en acceptant des tâches de servantes dont l'utilité est si pressante qu'on les leur confie sans s'inquiéter de leur identité. Le témoignage de la travailleuse sociale juive Else Behrens-Rosenfeld (1988) illustre parfaitement ce fait, mais sa reconnaissance envers ceux qui l'ont protégée pendant la guerre n'annule pas l'indifférence, l'apathie ou la peur de la majorité.

Les inconditionnelles du régime comme Scholtz-Klink ont un horizon limité et compensent cette étroitesse de vue par un culte du cercle fermé de la race des seigneurs qui a pour mission de faire connaître sa supériorité au monde. Gardiennes de la pureté de cette race, les femmes doivent mettre en œuvre l'opération d'uniformisation censée assurer la visibilité de son excellence. Tenues à l'écart des instances décisionnelles, elles ont pour tâche de gérer la mise en place des vues « infaillibles » du *Führer*. Il exige ni plus ni moins que le corps des femmes aryennes lui soit donné pour peupler selon ses vœux l'État national-socialiste.

L'écriture des femmes

L'uniformisation du monde des femmes allemandes n'exige pas seulement que Scholtz-Klink puisse peu à peu placer ses cadres à la tête de toutes les organisations d'entraide et de charité. Elle souhaite également que toutes les femmes allemandes soient animées d'un même esprit. À cet égard, les quelques mots par lesquels elle présente en 1936 une publication consacrée à l'écriture-femme de l'Allemagne contemporaine semblent particulièrement représentatifs :

La question de savoir jusqu'à quel point la femme allemande pourra à l'avenir participer et contribuer à la nouvelle réalité de notre peuple, dépend essentiellement des livres qui imprégneront ses sentiments.

Les livres circonscrivent l'espace vital de l'esprit et de l'âme de la Nation et, lorsque nous les écoutons, ils nous intègrent nous-mêmes à la communauté

des esprits marquants qui ont su donner à la nature et aux aspirations de notre peuple une expression des plus pures⁵.

Scholtz-Klink 1936 : 7

Tandis que le premier paragraphe annonce l'ambition d'une participation active des femmes au sein de l'État, dont la dimension politique n'est cependant pas nommée, mais remplacée par l'appellation soi-disant progressiste de « nouvelle réalité », le deuxième paragraphe délimite clairement l'espace spirituel vers lequel doivent tendre tous les esprits de la communauté des femmes. L'anthologie en question présente trente-six poétesses et prosatrices selon l'ordre alphabétique. Il s'agit plus ou moins de l'ensemble des auteures reconnues par le régime⁶. Les extraits de leurs œuvres sont précédés d'une notice biographique dans laquelle chacune décline ses origines en se référant dans la plupart des cas au statut social du père, voire des grands-parents. Les milieux paysans et bourgeois sont les mieux représentés, mais on retrouve aussi quelques filles d'officiers, deux descendantes d'émigrés huguenots et plusieurs filles de la noblesse. Souvent rédigées à la première personne, ces notices biographiques insistent sur un profond attachement à la terre ou encore sur la conscience d'une vraie appartenance au peuple allemand. Des photos confirment enfin la pureté raciale de ces « esprits marquants ».

En soi cette anthologie n'a rien d'étonnant ni de scandaleux. Toutes sortes de regroupements de femmes en produisent de semblables. L'horreur, c'est qu'au même moment, d'autres femmes se sont vues peu à peu privées de la légitimité de leur existence au sein de cette « nouvelle réalité ». Les groupes proscrits ne sont pas sans attache avec le reste de la population, de sorte que le drame de leur persécution concerne aussi leurs proches qui ne pourront d'aucune façon partager l'idéal de la pureté de la race. Le récit d'Ingeborg Hecht intitulé *Als unsichtbare Mauern wuchsen* (Lorsque des murs invisibles s'érigèrent) présente très sobrement l'envers de la constitution d'une société exclusivement aryenne. Fille d'un avocat juif de Hambourg qui avait épousé la fille d'un commissaire de police protestant, elle retrace les souvenirs heureux mais surtout malheureux de son adolescence en les confrontant aux textes des décrets contre les Juifs émis tout au long du régime nazi. L'ingérence réitérée des autorités nazies dans les détails des rapports familiaux convenables dans le cas d'un mariage mixte fait frémir. Le racisme créait subitement des mondes distincts et des conditions de vie insoutenables pour tous les proscrits, leurs familles et amis.

La grande majorité des témoignages autobiographiques de femmes ayant collaboré au troisième Reich émanent de la génération de celles qui étaient

5. Ma traduction de : « Wie weit die deutsche Frau künftig die neue Wirklichkeit unseres Volkes miterlebt und mitgestaltet, wird wesentlich davon abhängen, welche Bücher auf das Gemüt der Frau einwirken.

Bücher umschreiben den geistigen und seelischen Lebensraum der Nation, und indem wir ihnen zuhören, fügen sie uns selbst mit ein in die Gemeinschaft der entscheidenden Geister, die dem Wesen und der Sehnsucht unseres Volkes den reinsten Ausdruck gaben. »

6. Godele von der Decken en compte une quarantaine (1988 : 286).

enfants ou adolescentes pendant les années trente. Marianne Lehker en conclut que les femmes de la génération précédente ne considèrent pas leur vie comme digne d'être écrite. Le sacrifice de soi à une « grande cause » semble les avoir privées de la conscience de leur propre valeur. Ceci est particulièrement frappant lorsqu'on considère la façon dont les épouses des grands nazis, qui ont connu tous les honneurs, justifient et glorifient les crimes de leurs maris sans tenir compte de leurs propres sentiments à l'égard du nazisme (Lehker 1984 : 91). On trouve cependant sous la plume d'Henriette von Schirach, épouse du secrétaire des Jeunesses hitlériennes, une certaine condamnation de ce qu'elle appelle « le triomphe de la vanité » (von Schirach 1987a) de même que le portrait des quelques femmes proches de Hitler et généralement mortes tragiquement, parce que le *Führer* subordonnait tout à ses « grandes idées » (von Schirach 1987b). Plus on considère de voix, plus il est évident que le monde des femmes sous le nazisme n'a rien d'homogène, même si la vie quotidienne de chacune est soumise à des rituels et des entraînements dictés par des organisations gigantesques. Pour trouver une voix, il faut cependant pouvoir rompre avec le discours officiel ; et pour rompre, il faut avoir le loisir de réfléchir. Or, l'activisme cultivé par le régime empêche l'éclosion d'une dimension critique.

Il est pourtant frappant de constater que l'image des femmes projetée par la littérature féminine des années trente est très clairement contraire aux visions traditionnelles de la douce épouse au foyer propagées par Rosenberg et Goebbels. Les héroïnes des romans féminins de cette époque représentent souvent le type de la femme forte et tenace, tandis que les fils et les maris sont rapidement livrés à la mort. Tout se passe comme si l'on apercevait à travers ces fictions un véritable antagonisme entre les sexes généré par la mobilisation constante de ces deux groupes indépendamment l'un de l'autre (von der Decken 1988 : 290). Cette mobilisation pouvait sans doute provoquer l'effet de double masse, décrit par Elias Canetti. Dans le meilleur des cas, cet effet assure le soutien mutuel des hommes et des femmes composant un même peuple. Mais il entraîne plus communément la guerre entre la masse des amis et celle des ennemis, guerre qui peut aussi opposer le peuple des femmes à celui des hommes, comme elle se trouve illustrée dans les légendes des Amazones (Canetti 1981 : 70).

L'élément de révolte féminine contre le viricentrisme du régime, perceptible sur le plan des thématiques privilégiées par les romans de femmes, est par contre inexistant sur le plan de leur écriture. Si l'on peut affirmer que la littérature accréditée par le nazisme se distingue non pas tant par ses thèmes que par une « esthétique » particulière des « attitudes », on remarquera combien l'écriture-femme contribue dans ce sens en évitant de donner voix au doute et en cultivant une attitude affirmative ou autoritaire face au lecteur (von der Decken 1988 : 292-293).

L'inverse est vrai des romans qui remettent en cause cette époque en tâchant de démêler *a posteriori* avec perspicacité toute l'ambivalence d'une adhésion au régime ou d'une rupture avec les porteurs de l'autorité. Parmi tant de témoignages autobiographiques plus ou moins romancés d'un passé particulièrement difficile à réélaborer, *Trame d'enfance* de Christa Wolf sort du lot. Par souci de probité, l'auteure s'interroge constamment sur les leurres de

l'écriture autobiographique et construit peu à peu, au su du lecteur, une stratégie d'écriture qui lui permette de vaincre les résistances qu'elle éprouve à mettre à nu un temps si longtemps refoulé. La triple temporalité du temps de l'écriture, de celui d'une première histoire, soit un pèlerinage familial à Landsberg, le lieu de son enfance sous le nazisme, et enfin d'une seconde histoire qui retrouve sous le mode de la fiction Nelly Jordan et sa famille vivant les années trente à Landsberg, permet aux voix du passé et à celles du présent de s'entrecroiser dans un échange décapant. Le personnage de la mère de Nelly, Charlotte Jordan, correspond à la « génération muette » de l'après-nazisme dont s'inquiète Marianne Lehker.

Profondément réticente par rapport aux développements politiques apportés par les nazis, Charlotte oppose au régime une résistance mal perçue à l'intérieur même de sa famille. Son mari la trouve trop pessimiste, ses enfants comprennent mal ses objections de principe aux activités des Jeunesses hitlériennes. Ses imprécations contre Hitler au moment de la conscription de son mari sont mises par celui-ci sur le compte de son émotivité de femme et, lorsqu'elle affirme devant des clientes que la guerre est perdue, elle échappe de justesse à la prison, parce que l'on ne peut tout de même pas se passer de la seule épicière du quartier, d'autant plus que celui qui doit en juger connaît bien son mari... En somme la voix de cette « Cassandre » ne compte pas à l'époque. Peut-on lui reprocher de ne plus vouloir s'exprimer après que le pire soit arrivé ?

Afin de pouvoir écrire l'histoire des femmes sous le nazisme, il faut donc avoir recours parfois à l'histoire orale. Mais comment en éviter les écueils ? Une nouvelle génération d'historiennes allemandes, nées bien après la guerre, interroge mères et grand-mères personnellement pour faire avec elles le deuil d'un passé dont il serait trop facile d'imputer toute la faute aux seuls hommes. Pendant les années soixante-dix, les études féministes se bornaient à dénoncer l'abus de pouvoir de l'Union des hommes fascistes et il y a bien sûr beaucoup à dire à ce sujet (Macciocchi 1978). Cependant, la dichotomie de la victime et du bourreau est au fond trop simple pour expliquer ce que les femmes allemandes vivent et accomplissent pendant les années trente (Gabriel 1986 : 229). Rien que pour mettre en œuvre la purification de la société aryenne, plusieurs d'entre elles s'engagent activement dans ce processus, non seulement comme poulinières, menées aux étalons SS dans des maisons de tolérance appelées « source de vie » (*Lebensborn*), mais aussi comme agentes de sélection. Car il ne suffit pas d'offrir au *Führer* de nombreux enfants blonds, encore faut-il empêcher que les races dites inférieures se reproduisent et que les êtres handicapés et tarés procréent.

C'est le mérite de Gisela Bock d'avoir montré comment les nazis ont favorisé la biologisation des problèmes sociaux en permettant au secteur de la santé des interventions que les avocats de l'eugénisme prenaient pour des solutions. En conclusion de sa vaste étude sur la question des stérilisations forcées au cours des années trente, elle affirme que l'antinatalisme nazi est une politique coûteuse entièrement supportée par les fonds de l'État national-socialiste et sans commune mesure avec ses programmes pronatalistes qui, en comparaison, font plutôt figure d'éléments de propagande. L'antinatalisme est en fait le volet original de l'eugénisme nazi. Il correspond à un culte de la paternité et comprend beaucoup de violence à l'égard d'une minorité de femmes. Les coûts investis

pour priver certains citoyens et surtout certaines citoyennes de descendance sont sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il n'est pas étonnant que cette politique terrorise la population et que l'on se raconte surtout les cas (nombreux) de stérilisation ayant entraîné la mort du patient. Pour Gisela Bock, le racisme nazi est aussi un sexisme et il lui semble évident que l'appareil étatique permettant d'endiguer la procréation de sujets indésirables « est surtout porté par des hommes » (Bock 1986 : 462). Ceci n'empêche pas, hélas ! que beaucoup de femmes soient également impliquées dans les campagnes d'éradication d'un potentiel génétique jugé inférieur. En tant que travailleuses sociales et en tant qu'infirmières, elles se trouvent souvent dans la position de sélectionner et soigner celles qui seront contraintes d'avorter ou de se faire stériliser. Le thème sinistre de la persécution des femmes par des femmes se trouve enfin attaqué de front dans une publication d'Angelika Ebbinghaus à qui il importe de ne pas occulter le fonctionnement effectif de la machine exterminatrice nazie en jugeant trop globalement que les femmes sont les victimes du régime (Ebbinghaus 1987 : 9).

Autant Scholtz-Klink et tous les membres de la *Frauenschaft* militent pendant les années trente pour l'uniformisation des mentalités et l'harmonisation des faits et gestes de la population féminine du Reich, autant l'intelligentsia des femmes allemandes se méfie aujourd'hui de tout ce qui ressemble à une « grande idée ». Il lui importe au contraire de déconstruire, en considérant des cas particuliers, la soi-disant masse des femmes qui, subjuguées par le *Führer*, l'aurait porté au pouvoir, selon l'avis fautif d'historiens machistes. Mais en reconstruisant des histoires de vie, elle s'aperçoit également que les femmes ne sont pas toujours les victimes du régime, comme le suggère l'analyse féministe de Marilyn French. Bref, pour en arriver à une réévaluation différenciée des circonstances matérielles et des erreurs de jugement individuelles et collectives ayant vraiment produit la catastrophe, les chercheuses de la jeune génération sont prêtes à se remettre elles-mêmes en question pour conjurer le mutisme de leurs aïeules. L'enjeu de cet exercice cathartique me semble être la question de l'autonomie des femmes.

L'autonomie des femmes est certainement liée d'une part à leur indépendance financière, comme le veut l'analyse marxiste, mais elle se définit aussi par des « liens affectifs et sexuels qui sous-tendent la vie familiale » (Crips 1986 : 215). En faisant l'éloge du monde des femmes nationales-socialistes et de son indépendance par rapport au monde des hommes, Scholtz-Klink tabouise la sexualité de « ses » femmes. Ceci est encore plus frappant lorsqu'elle ordonne à toutes les femmes allemandes d'accepter la mort de leurs proches au front. Est-ce faire preuve d'autonomie que de se renier soi-même au point de refouler son affectivité et ses désirs ? La jeune génération doute fort de ces prétendues vertus et tente de démystifier ce qu'il convient d'appeler « les fantasmes fascistes de l'autonomie féminine » (Schlupmann 1988 : 44).

Conclusion

Le tableau très rapide, brossé ici, de la condition féminine sous le troisième Reich confirme certes l'affirmation de Marilyn French voulant que nous ayons

affaire, dans l'Allemagne des années trente, à un chapitre particulièrement sombre de l'histoire des femmes. On a bien vu comment le régime hitlérien vampirise toutes les énergies de la gent féminine pour alimenter son projet de société raciste, sexiste et phallocratique. L'asservissement du sexe faible n'est cependant pas toujours transparent. Est-ce que les jeunes filles des Jeunesses hitlériennes, à qui l'on offre des activités aussi attrayantes qu'aux garçons, peuvent croire que la maternité les confinera bientôt dans leur foyer ? Les jeunes mères aryennes qui reçoivent des allocations familiales et les mères prolifiques à qui l'on décerne des décorations (*Mutterkreuz*) peuvent-elles imaginer que bientôt leurs enfants seront recrutés et s'éloigneront du noyau familial, privé de ses fonctions formatives pour ne plus être que le bassin de reproduction de la race ? À ce moment-là, il sera trop tard pour protester et il vaudra mieux s'engager dans quelque œuvre charitable continuant à donner ses forces à la grande cause nationale sans prétendre à un avis personnel. D'ailleurs *les avis fondés sur une expérience de vie ne sont pas recevables*. La propagande dicte au peuple la beauté de ses traditions et les grand-mères n'ont plus qu'à se taire...

Pour fonder un avenir plus lumineux et construire une autonomie durable, qui ne doive rien à un héroïsme mal placé, il importe que toutes les femmes qui transigent avec des traditions patriarcales, défendent l'égalité de leurs droits et collaborent nombreuses à la rédaction des constitutions de toutes les nations qui reformulent actuellement leurs choix de société. Alors seulement l'histoire ne pourra plus se faire contre elles.

Monique Moser-Verrey
Département des littératures
Université Laval

RÉFÉRENCES

BEARD, Mary Ritter

1971 *Women as a Force in History. A Study in Traditions and Realities*. New York and London, Collier.

BEHRENS-ROSENFELD, Else R.

1988 *Ich stand nicht allein. Leben einer Jüdin in Deutschland 1933-1944*. München, Beck. La première édition de ce récit a paru à Zürich en 1945.

BOCK, Gisela

1986 *Zwangssterilisation im Nationalsozialismus. Studien zur Rassenpolitik und Frauenpolitik*. Opladen, Westdeutscher Verlag.

BRIDENTHAL, Renate

- 1984 « 'Professional' Houswives », in Renate Bridenthal, Anita Grossmann et Marion Kaplan, *When Biology Became Destiny. Women in Weimar and Nazi Germany*. New York, Monthly Review Press.

BRUNS, Brigitte

- 1989 « Frauen im Nationalsozialismus », in Andrea van Dülmen (Hrsg.), *Frauen. Ein historisches Lesebuch*. München, Beck.

CANETTI, Elias

- 1981 *Masse und Mach*. Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag.
© Claassen, Düsseldorf, 1960.

CHARTIER, Renée

- 1990 « Claudia Koonz, *Les Mères-Patrie du III^e Reich, les femmes et le nazisme*. Paris, Lieu Commun, 1989, 553 p. », *Compte rendu, Recherches Féministes* 3,1 : 140-142.

CRIPS, Liliane

- 1986 « Le rôle des femmes dans la société nationale-socialiste vu par les historiens de la R.D.A. », in Rita Thalmann, *Femmes et fascismes*. Paris, Éditions Tierce.

EBBINGHAUS, Angelika

- 1987 *Opfer und Täterinnen. Frauenbiographien des Nationalsozialismus*. Schriften der Hamburger Stiftung für Sozialgeschichte des 20. Jahrhunderts, Band 2, Nördlingen, Delphi Politik.

FRENCH, Marilyn

- 1986 *La fascination du pouvoir* (trad. Hélène Ouvrard). Paris, Éditions Acropole.

FREVERT, Ute

- 1986 *Frauen-Geschichte zwischen bürgerlicher Verbesserung und neuer Weiblichkeit*. Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.

GABRIEL, Nicole

- 1986 « Un corps à corps avec l'Histoire : les féministes allemandes face au passé nazi », in Rita Thalmann, *Femmes et fascismes*. Paris, Éditions Tierce.

HECHT, Ingeborg

- 1988 *Als unsichtbare Mauern wuchsen. Eine deutsche Familie unter den Nürnberger Rassengesetzen*. München, Deutscher Taschenbuch Verlag. © Hoffmann und Campe, Hamburg, 1984.

- HINTON, David B.
1978 *The Films of Leni Riefenstahl*. Metuchen, N.J. & London, The Scarecrow Press.
- HINZ, Berthold
1979 *Art in the Third Reich*. New York, Pantheon Books, 1979. © Hanser Verlag, München, 1974.
- INFELD, Glenn B.
1978 *Leni Riefenstahl et le 3^e Reich. Cinéma et idéologie 1930-1946*. Paris, Seuil. © 1976, Glenn B. Infield.
- KOEPCKE, Cordula
1981 *Geschichte des deutschen Frauenbewegung, von den Anfängen bis 1945*. Freiburg, Herder-Taschenbuch.
- KOONZ, Claudia
1984 « The Competition for a Women's *Lebensraum*, 1928-1932 », in Renate Bridenthal, Anita Grossmann et Marion Kaplan, *When Biology Became Destiny. Women in Weimar and Nazi Germany*. New York, Monthly Review Press : 199-236.
- 1987 *Mothers in the Fatherland. Women, the Family and Nazi Politics*. New York, St. Martin's Press.
- LEHKER, Marianne
1984 *Frauen im Nationalsozialismus. Wie aus Opfern Handlanger der Täter wurden - eine nötige Trauerarbeit*. Frankfurt am Main, Materialis Verlag.
- MACCIOCCHI, Maria A.
1978 *Les femmes et leurs maîtres*. Paris, Christian Bourgois.
- MASCHMANN, Melita
1980 *Fazit. Mein Weg in der Hitler Jugend*. Mit einem Nachwort von Helga Grebing. München.
- ROSENBERG, Alfred
1930 *Der Mythos des 20 Jahrhunderts. Eine Wertung der seelisch-geistigen Gestalten und Kämpfe unserer Zeit*. München, Hoheneichen.
- RÜHLE-GERSTEL, Alice
1932 *Das Frauenproblem der Gegenwart*. Leipzig, Hirzel.
- SCHLÜPMANN, Heide
1988 « Faschistische Trugbilder weiblicher Autonomie », *Frauen und Film*, Heft 44, 45 : 44-66.

SCHMIDT, Josef

- 1991 « Événement fasciste et spectacle mondial : Les Jeux Olympiques de Berlin en 1936 », in Régine Robin (éd.), *Masses et culture de masse dans les années trente*. Paris, Éditions ouvrières : 163-179.

SCHOLTZ-KLINK, Gertrud

- 1936 « Vorwort » in *Deutsche Frauendichtung der Gegenwart. Das Jahrbuch der deutschen Dichtung 1936*, Hrsg. von der Raabestiftung der NS-Kulturgemeinde. Berlin, Volkschaft-Verlag.

SONTAG, Susan

- 1975 « Fascinating Fascism », *New York Review of Books*, 6, 2.

STUCHLIK, Gerda

- 1990 « Bibliographie 'Frauen und Nationalsozialismus' », in Leonore Siegele-Wenschkewitz, Gerda Stuchlik (Hg.), *Frauen und Faschismus in Europa*. Pfaffenweiler, Centaurus : 300-328.

THALMANN, Rita

- 1976 *Protestantisme et nationalisme en Allemagne de 1900 à 1945*. Paris, Klincksieck.

- 1982 *Être femme sous le III^e Reich*. Paris, Robert Laffont.

- 1988 « Frauen im Dritten Reich. Autobiographische Zeugnisse », in Gisela Brinker-Gabler (Hrsg.), *Deutsche Literatur von Frauen. Zweiter Band, 19 und 20 Jahrhundert*. München, Beck.

THOMAS, Katherine

- 1981 *Women in Nazi Germany* (Victor Gollancz, London, 1943). New York, Reprint, AMS Press.

VON DER DECKEN, Godele

- 1988 « Die neue 'Macht des Weibes', Frauen-Literatur im Umkreis des Nationalsozialismus », in Gisela Brinker-Gabler (Hrsg.), *Deutsche Literatur von Frauen. Zweiter Band, 19 und 20 Jahrhundert*. München, Beck.

VON SCHIRACH, Henriette

- 1987a *Der Preis der Herrlichkeit. Erfahrene Zeitgeschichte*. München, Herbig (6^e édition). Ce livre a été écrit en 1956.

- 1987b *Frauen um Hitler, nach Materialien von Henriette von Schirach*. München, Herbig. © 1983.

WOLF, Christa

- 1987 *Trame d'enfance*. Aix-en-Provence, Alinéa. Traduction française de *Kindheitsmuster*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1976.